



Sophie LAMOUREUX

le
rouge
au
fusil



L'autrice a bénéficié pour cet ouvrage d'une bourse de création
du Centre régional des Lettres Midi-Pyrénées.

*À Vincent.
À nos fils.*

La der des ders

– Non mais regardez ça ! Ils ont rameuté toute l'artillerie !

Le camion du caporal Vincent Morlas et de ses hommes était bloqué depuis plus d'une heure pour laisser passer les convois. Par les bâches relevées, ils assistaient, les yeux ronds, à ce défilé démesuré. Tous les canons de l'armée française et des hommes par milliers convergeaient vers le Chemin des Dames. C'était là que l'ultime bataille allait avoir lieu. La der des ders, avait promis le général en chef Nivelle. Après, tout le monde rentrerait chez soi. Promis, juré ! Ça avait remis du cœur à l'ouvrage aux soldats. Après trois ans de guerre, tous en avaient ras le casque. Alors,

© Talents Hauts, 2018
ISBN : 978-2-36266-232-4
Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Dépôt légal : février 2018

mettre le paquet un dernier coup et rentrer à la maison, ils voulaient signer, et tout de suite ! Enfin presque tous...

Tandis que onze des bonshommes de l'escouade s'extasiaient comme s'ils étaient à carnaval, il y en avait un qui rabâchait le couplet à l'envers. Il grognait :

– Tu vas voir qu'ils vont nous refaire le coup de Verdun !

Il ronchonnait :

– Eh ben, mon vieux, pour une attaque surprise, c'est réussi ! Sûr que les Boches vont savoir avant nous le jour et l'heure de l'assaut !

Cet enquiquineur de première classe s'appelait Joseph Dartigue. Depuis deux ans qu'il le connaissait, Vincent Morlas l'avait toujours entendu rouspéter. Tous les gars s'y étaient habitués. Ça rentrait dans une oreille et ça ressortait par l'autre. Une sorte de routine. Il était un peu comme le gros chat de la bande qui crache dès qu'il aperçoit un chien. Lui, il miaulait dès que l'état-major organisait une attaque. Et puis, avec ses superpositions de couches anti-froid sous sa capote, il était aussi rond qu'une croquette. Pourtant, il suffisait de croiser son portrait taillé à la serpette pour voir que le gras, il ne connaissait pas. D'ailleurs, il n'y avait pas de gros chez les soldats. Ce n'étaient pas les macaronis pa-

taugeant dans la flotte avec un dé de lard qui risquaient de vous faire enfler. La seule chose qui gonflait, c'était le ras-le-bol et avec Dartigue, ça sortait direct. Pour Vincent, cette mauvaise humeur avait aussi un prénom et un visage. Jeanne, une petite brunette à l'air décidé et au nez pointu. C'était la femme de Dartigue. Ils s'étaient mariés au mois de juillet 1914, juste avant le début du conflit. Dartigue était très amoureux et, du coup, très en pétard contre cette guerre qui n'en finissait pas et l'empêchait d'être auprès de sa chérie. Il passait des heures à lire ses lettres et à regarder fixement sa photographie, comme s'il lui parlait. Gare à celui qui le charriait, il en prenait pour son grade.

Au début, Vincent se méfiait de ce type à la langue trop bien pendue. Il en avait connu d'autres, des grandes gueules qu'on n'entend plus une fois au feu. Mais Dartigue, lui, il gardait son bagou même quand il courait sus à l'ennemi. Ils en avaient vécu des grabuges tous les deux. Alors pour Vincent, Dartigue pouvait bien râler tout ce qu'il voulait. Il l'acceptait. Ça ne les empêchait pas de s'engueuler copieusement parfois. Ils avaient été fondus dans deux moules bien différents, ces deux-là. Vincent venait de la terre chaude du Sud-Ouest. C'était un ouvrier agricole, un paysan dans

l'âme. Le genre de gars farouchement indépendant à qui on ne raconte pas de blague. Pour lui, une poule, c'était une poule, point. Alors que pour Dartigue, l'ouvrier parisien, rien n'était aussi simple. D'autant qu'il était typographe et passait ses journées à assembler des lettres pour faire des phrases, des livres, des journaux. À l'écouter, Vincent était heureux de ne pas être allé longtemps à l'école ! Sous la pression du maire du village, il y avait posé les fesses moins d'une année. Pour la mère Morlas, ça cachait quelque chose de louche, cette idée d'école obligatoire des Républicains. Faire croire aux pauvres qu'ils allaient devenir moins pauvres grâce à ça, à d'autres ! Mais le pire pour elle, c'était de prétendre que le Bon Dieu n'existait pas, alors là, merci bien, vous l'aurez pas mon gamin !

Dartigue, lui, il y était allé à l'école, et jusqu'au certificat d'études encore. Autant dire qu'il avait tout avalé. Il croyait que le monde marchait à l'envers et qu'on pouvait le changer. Pour lui, une poule, elle n'était rien sans l'œuf. Il n'en démordait pas. Ça chauffait bien leurs soirées quand ils n'étaient pas au feu. Il faut croire que chacun détenait une part de vérité parce qu'au milieu de tant et tant de morts, eux, ils survivaient. Ils étaient les deux plus anciens de l'escouade de leur 18^e régiment d'infanterie.

Les copains, ça venait et ça mourait. Pas le temps de s'attacher. Quoique, quand on vit 24 heures sur 24 les uns sur les autres, on finit par se connaître très vite. Le dernier arrivé, par exemple, le P'tit Pilou, il lui avait suffi de quelques jours pour devenir la mascotte du groupe. À la guerre, on garde du cœur malgré les horreurs. Et lui, ce P'tit Pilou, c'était un môme. Il n'avait même pas dix-neuf ans. Il en avait peut-être dix-sept comme il le prétendait. Vincent aurait donné sa main à couper qu'il mentait. Il faisait même pas le mètre cinquante-quatre réglementaire. Mais on était en 1917 et ça ratissait large. Un gamin qui voulait s'engager, on n'allait pas voir de plus près s'il avait toutes les cotes valables. On avait trop besoin de chair fraîche.

Vincent revoyait encore le regard terrifié du P'tit Pilou quand ils s'étaient croisés pour la première fois. Le caporal et ses hommes rentraient d'une semaine en première ligne. Ils ressemblaient plus à de la gadoue sur pattes qu'à des hommes. Le gamin Pilou avait failli s'évanouir en découvrant où il mettait les pieds. Trop tard, fallait pas croire les journaux et leurs foutues histoires de gloire et de héros. Faut avouer qu'ils y mettaient le paquet, les gratte-papier. Ils écrivaient de ces trucs ! À chaque fois que des canards passaient entre leurs mains, les biffins s'en payaient une bonne

tranche. À en croire leurs coin-coin, les balles des Boches ricochaient sur les Français sans les blesser ; les obus péta-
radaient comme des petits pois trop cuits en s'écrasant au sol ; la guerre ressemblait à une partie de cache-cache.

– Et ça vous fait marrer, pestait Dartigue, désespéré d'entendre les autres s'étouffer de rire.

Le P'tit Pilou, lui, n'avait pas été à la fête en ses premiers jours de front. D'autant plus qu'en apprenant qu'il était volontaire, les hommes l'avaient charrié en double ration. Après quelques jours de ce régime, Vincent l'avait surpris chialant comme une serpillière. Le gosse lui avait appris que son père et ses deux grands frères avaient déjà été trucidés sur le champ de bataille et qu'il s'était senti obligé de s'engager.

– J'crois pas que je pourrais tuer un homme, avait avoué Pilou en reniflant. Quand je vois un insecte, j'écarte le pied pour pas l'écraser.

– Oh, tu sais, les Boches, on les voit pas beaucoup, l'avait réconforté Vincent.

Devait-il préciser que leurs principaux ennemis étaient invisibles ? C'étaient les obus tirés à des kilomètres de là par les nouveaux canons. Ça s'appelait le progrès et Vincent crachait dessus plus qu'à son tour. Il préférerait

mille fois avoir des bonshommes en face de lui. Au moins chacun avait sa chance. Mais est-ce que ça changeait quelque chose pour le P'tit Pilou ? Le gamin n'était taillé pour aucune de ces épreuves. Vincent l'avait pris sous son aile. Il lui évitait les corvées trop pénibles et faisait taire les autres quand leurs vanes devenaient trop lourdes.

Le grand Serge, ça le foutait en pétard, ce traitement de faveur. Le pauvre vieux, il avait toujours l'impression d'en avoir moins que son voisin quand il en voulait plus, et plus, quand il en voulait moins. C'était surtout sa taille, qui lui posait un problème. Il était très grand. Un bon mètre quatre-vingts. Il dépassait toujours de dix centimètres dans les tranchées. Elles étaient creusées pour des bonshommes d'un mètre soixante-dix comme Vincent ou Dartigue. Le grand Serge, lui, devait toujours plier sa carcasse pour ne pas se prendre un pruneau. Assis dans le fond du boyau, il ne savait pas où ranger ses grandes béquilles. Debout, même s'il se pliait en quatre, il offrait une cible géante aux balles des Boches. D'ailleurs, il détenait le record de trous de balles. Il en avait d'abord reçu une à la cuisse gauche et puis, une autre au bras droit et une troisième au bras gauche !

– J’crois bien que les Boches ont numéroté tes abatis, grand Serge! s’était moqué Vincent. Gaffe à la cuisse droite!

Le grand Serge ne se marrait pas. Dommage. Il ne savait pas qu’une bonne rigolade, ça permet de vider son sac encore plus sûrement qu’une bouteille de gnôle.

Heureusement, Vincent avait d’autres compagnons moins pisse-vinaigre comme Le Goff, un Breton, un paysan comme lui à la tête dure; et aussi Louis, qu’on surnommait l’Ancien ou le Vieux Louis. Pensez: un pépère! Un vieux de trente-six ans en première ligne! Et puis, il y avait Jeanjean, Ricœur, Maurice... et tellement d’autres qu’on aimerait bien ne jamais oublier.

Vers l’enfer

– Eh les gars, quelle est la première chose que vous ferez quand la guerre sera finie? demanda joyeusement Pilou, histoire de faire passer le temps.

Les hommes étaient toujours coincés dans le camion, mais bon, pour une fois, personne ne se plaignait: ils étaient assis et au sec. C’était Vincent qui avait dégoté cette combine. Y’en avait plein d’autres qui marchaient sous la flotte. Alors ma foi, ils n’étaient pas si mal, entassés les uns contre les autres.

– Moi, je prendrai un bain chaud pendant des heures! affirma Le Goff, le plus grand chasseur de poux de toute l’armée.

– Moi, j’irai dare dare retrouver ma p’tite poulette, rêvassait son voisin avec un sourire béat.

– Elle voudra pas de toi tellement qu’tu pues! rigola Le Goff.

– Moi aussi j’irai retrouver ma fiancée, j’la marierai et j’lui ferai plein de gosses, fit un autre.

– Ben tiens, comme ça dans trente ans, quand les Boches et les Français se remettront dessus, il y aura de la chair à canon à disposition pour ces vieilles badernes de l’état-major, se moqua Dartigue.

– Oh! s’offusquèrent ses compagnons.

– Non mais tu peux pas l’envoyer en perm des fois ta rouspétance! râla Le Goff.

– Allez, dis-nous plutôt ce que tu feras après la victoire, insista Vincent.

– Mais vous êtes aveugles ou les marmites vous ont anéanti le ciboulot? s’emporta Dartigue. Ça fait trois ans, trois ans que ce foutu merdier a commencé. Alors pour quoi voulez-vous que ça s’arrête maintenant?

– Faut bien que ça s’arrête un jour, répondit Vincent en haussant les épaules.

– Non non non, ça s’arrêtera seulement quand on sera tous en morceaux ou...

Dartigue s’assura que ses camarades l’écoutaient bien. Il fit durer son petit suspense quelques instants avant de jeter sa bombe :

– Ou qu’on refusera de se battre!

Un banc de harengs, yeux ronds et bouches tombantes, c’était bien ça que Dartigue avait en face de lui en ce moment. Vincent réagit le premier.

– Refuser de se bat...? s’étrangla-t-il. On aurait fait tout ça pour rien? Tous les copains seraient morts pour rien? Non, mais t’es dingue ou quoi? On a commencé le boulot, on va le finir!

– Et qu’est-ce qui te fait croire que ce sera la dernière bataille? T’as oublié la Somme, la Champagne? T’as oublié ce foutu Chemin des Dames? Il est imprenable ce plateau! On a déjà essayé deux fois!

– Ben justement, défendit Vincent. On connaît le terrain. Tous les régiments n’ont pas cette chance!

– Peuh! Cette chance! maugréa Dartigue en haussant les épaules. Explique-moi dans quel cerveau malade a pu naître une idée pareille: attaquer là où c’est le plus difficile! Les Boches sont planqués là-haut bien au chaud, prêts à sortir leurs mitrailleuses de leurs cachettes. Et nous,

sous le tacatacata, on est censé monter et les déloger ! Ben tiens, qu'elle est bonne cette idée ! Faut être un général de chambre pour mettre au point un truc pareil !

– Non, mais ouvre les yeux ! s'écria Vincent agacé. Regarde tous ces canons. Regarde tous ces obus. Ça va être un déluge de feu ! Nivelles a tout prévu : on attaquera seulement après. Quand les installations des Boches seront détruites, et eux avec !

– Quand les Boches nous ont attaqués à Verdun, combien d'obus on s'est pris sur la pomme ? riposta Dartigue qui ne voulait pas lâcher l'affaire. Des milliers, peut-être même un million ! Ben ça leur a servi à rien. On n'a pas bougé. Et aujourd'hui, c'est le contraire, on attaque et eux, ben ils bougeront pas non plus, c'est couru d'avance.

Le camion redémarrera et ils se turent. Chacun dans leur coin, Vincent et Dartigue rumaient, fâchés contre eux-mêmes de ne pas avoir convaincu l'autre. Une secousse les arracha à leur contrariété.

– Tout le monde descend, faut pousser ! cria le chauffeur.

La poisse ! Une des roues du camion s'était enlisée dans un nid-de-poule. L'étonnant, c'était que cela ne soit pas arrivé plus tôt. Ce n'était plus une route avec des trous, mais des trous reliés entre eux par des bouts de route.

Un grognement général s'éleva du camion. Vincent bondit à terre.

– Ça sert à rien de râler, plus vite on aura fini, plus vite on r'montera.

Une neige fine et glacée les accueillit.

– Quelle galère ! lâcha le grand Serge en sautant les deux pieds dans la gadoue.

– Maudit pays, surenchérit Dartigue. On ferait mieux d'en faire cadeau aux Boches ! Ils repartiraient d'eux-mêmes en moins de deux !

Vincent ne put s'empêcher de sourire. De la neige un 15 avril, il n'avait jamais vu ça dans son coin de France à lui, là-bas, dans le Sud-Ouest.

Le camion était complètement coincé. Le chauffeur accélérât, les douze bonshommes poussaient, la roue patinait dans le trou boueux, les aspergeant de la tête aux pieds. À la cinquième reprise, enfin, le camion sortit de son piège. Trempés, mais satisfaits, les hommes se pressaient déjà pour remonter à l'arrière. Le chauffeur leur réservait une mauvaise blague :

– Je ne vais pas plus loin. Prenez vos bardas, je vais chercher les autres qui attendent.

– Mais il reste au moins vingt kilomètres! protesta Vincent, du haut de son grade de caporal.

– Raison de plus pour vous magner! Le rendez-vous est à 20 heures.

«C'ti un mal, c'ti un bien, c'est comme ça», entonna Vincent.

C'était le poème favori de sa mère. Le seul qu'elle connaissait. Mais il faisait du bien.

Serrant les dents, Vincent et les autres récupèrent leur sac et leur fusil Lebel. Vingt-cinq kilos sur le dos, vingt kilomètres à parcourir et rien dans le ventre! La soupe aux pois du matin était déjà un lointain souvenir. Personne en vue pour prendre les réclamations, il n'y avait plus qu'à marcher. Les hommes rejoignirent d'un pas lourd la colonne déjà formée sur le côté de la route. Du ciel, on aurait dit une armée de fourmis au ralenti marchant docilement vers son destin.

S'il est bien une chose qu'on apprend vite à la guerre, c'est que même les pires choses ont une fin. Un pied après l'autre, un mètre après l'autre, un kilomètre après l'autre, une heure après l'autre et au bout de quatre heures: Maizy. Leur base arrière pour l'attaque générale. Rincés, crottés, affamés, les hommes marchaient plus vite, mais n'en

voyaient pas le bout. Un tel rêvassait à un repas chaud, un autre à une paille sèche et celui-là, à enlever ses grolles qui lui blessaient les pieds.

– Avec un pareil temps pourri, pas d'attaque possible, avait envie de croire Vincent. On devrait avoir le temps de se reposer.

– Rêve pas. Notre bon Nivelles est fichu de croire que c'est un sacré tour à jouer aux Boches que d'attaquer sous la neige, ironisa Dartigue.

Tous savaient que l'offensive avait déjà été repoussée deux fois à cause du temps. Mais s'il est bien une deuxième chose qu'on apprend vite à la guerre, c'est que les pires choses se succèdent sans fin. En cela, Dartigue avait une longueur d'avance sur Vincent. Ils le pressentirent tous deux dès qu'ils virent le sergent Hurel courir vers eux. Il avait la tête des porteurs de mauvaises nouvelles.

– Ah vous voilà! s'écria leur sous-officier. C'est pour demain. Dépêchez-vous, ils ont commencé la distribution!

Demain! Même s'ils étaient déjà trempés, ils prirent un seau d'eau froide en pleine figure. Sauf Dartigue, qui voyait le coup venir. Un temps pourri, des hommes déjà crevés, la bataille de France s'annonçait bien!

Dans la grande baraque provisoire, une partie du 18^e régiment d'infanterie était déjà rassemblée. Chacun recevait sa ration de survie : cartouches par centaines, grenades par dizaines, des vivres pour six jours : boîtes de singe, du pain, du chocolat, du café et de la gnôle en double dose.

– On laisse tout le reste à l'arrière, leur apprit le sergent Hurel. Soldat Page, vous resterez pour veiller sur les affaires des hommes.

Le P'tit Pilou regarda Vincent qui approuva d'un signe de tête.

– Et pourquoi lui ? protesta le grand Serge. Il était volontaire pour faire la guerre, pas moi !

– Ordre a été donné de choisir pour cette mission ceux qui ont eu leur père ou un frère tué au combat, expliqua patiemment le sergent Hurel. Et je vous rappelle que le soldat Page a perdu son père et ses deux...

– Ça va, ça va, on connaît la chanson, le coupa le grand Serge furibard.

– Comment s'annonce l'attaque ? demanda Vincent, classant ainsi l'affaire Pilou.

Hurel regarda le caporal droit dans les yeux. Il avait l'air d'un gosse pris les doigts dans le pot à confiture.

– Difficile de savoir, soupira-t-il enfin en secouant la tête. On dit qu'avec ce temps pourri, les artilleurs ne voient pas où ils tirent, ni ce qu'ils touchent. Mais on ne peut plus repousser : chaque jour qui passe, les Boches renforcent leurs positions.

Les mots du sergent résonnèrent dans la tête de Vincent. Encore une fois, les sombres avertissements de Dartigue allaient devenir leur réalité.